

Mercredi 29 novembre 2006 à 14h30

Travail forcé pour l'Allemagne nazie Entre STO, Shoah et travail concentrationnaire des déportés

Conférence débat avec Raphaël Spina

Ancien élève de l'ENS - Ulm

Docteurant : " La France et les Français devant le STO ", assistant à l'ENS - Cachan

et les témoignages d'anciens déportés à Auschwitz
dont Gilbert Michlin *Aucun intérêt au point de vue national* Albin Michel 2001
et Raphaël Esrail, secrétaire Union des Déportés
au lycée Edgar Quinet, 63 rue des Martyrs, 75009 PARIS
Le Cercle d'étude : <http://cercleshoah.free.fr>

Dans le cadre du concours national de la résistance et de la déportation 2007, sur **Le travail dans l'univers concentrationnaire nazi**, le Cercle d'étude de la déportation et de la shoah-Amicale d'Auschwitz, a organisé une conférence-débat le mercredi 29 novembre 2006 intitulée : Travail forcé pour l'Allemagne nazie. Entre STO, Shoah et travail concentrationnaire des déportés. La conférence de Raphaël Spina était suivie de l'intervention des témoins, Herman Idelovici et Raphaël Esrail.

Raphaël Spina a replacé le travail dans le contexte du III ème Reich et a défini les différentes formes de travail forcé en Allemagne, depuis les camps de jeunes, en passant par le STO et le travail concentrationnaire. Il rappelle que l'opinion en France, s'est d'abord intéressée aux autres camps, où le travail n'avait pas pour but de réduire les victimes à l'état de squelette.

Il a bien précisé qu'Auschwitz n'est pas un simple bagne au service des Allemands, que le but au cœur du projet nazi, pour les juifs, c'est le crématoire, comme l'a écrit Léon Poliakov.

Tout le monde travaille pour les Allemands, même les juifs, vu la misère à laquelle ils sont réduits. Dès 1940, des ateliers juifs sont mis au service des Allemands : ex au ghetto de Lodz, et ce jusqu'en juillet 1944.

Dans son discours secret de Posen, Himmler dit qu'on a besoin des juifs comme esclaves.

En 1942-43, des centaines de milliers de juifs périront sans avoir produit de travail pour le Reich. Speer s'oppose à Himmler qui voulait des usines dans les camps, comme la Buna à Monowitz. Les détenus iront vers les usines : des commandos sont créés autour des camps. Les S.S. louent aux entreprises une main d'oeuvre surexploitée et perçoivent une confortable plus value.

A l'Est, Sauckel, le négrier de l'Europe, les SS et la Wehrmacht, font la chasse à l'homme. Des milliers de travailleurs sont confiés à Himmler comme réservoir de main d'oeuvre pour les camps.

Le travail forcé est-il un salut provisoire ?

Au cours de l'« Action usine » en 1943, Sauckel, antisémite notoire, veut déporter les juifs qui travaillent encore à Berlin. Les juifs de Schindler sont sauvés et les juifs belges qui travaillent au mur de l'Atlantique sont déportés sans souci pour la défense.

Des contradictions : la Gestapo se plaint : on détruit les gens trop vite. Les SS s'engagent de réduire la mort et de ménager la force de travail.

Au printemps 42, on sélectionne les juifs avec l'autorisation de Hitler, juifs slovaques, puis juifs français. A Bordeaux, Sabatier et Papon, sont félicités par Laval pour avoir livré plus de juifs que ce qui a été demandé. Les juifs croyaient au camps de travail.

Pendant un temps, le STO va occulter la Shoah. A la Libération, on parle de déportés du travail. Mais c'est deux mondes différents. La mortalité est supérieure dans les camps de concentration pour les juifs. Enfin, il y aurait plus à retirer d'une meilleure collaboration entre les différentes catégories de victimes de Vichy et de l'Allemagne que dans leur confrontation.

Herman Idelovici nous fait part de son parcours de concentrationnaire.

Herman Idelovici, lycéen parisien de quinze ans, arrêté en 1942 par la police française, déporté avec sa famille, est passé par de nombreux camps. Vieux concentrationnaire, il a acquis le vocabulaire de base de la langue allemande.

A Blechhammer, il était au commando de transport de briques, à celui des troncs d'arbres, à la pose de rail et des traverses, dans la boue, la neige, le froid, en Haute Silésie.

Il est passé par Buchenwald en mars 1945, libéré à Dachau-Allach par les Américains en avril 45.

Ce qui est arrivé peut recommencer !

Raphaël Esrail,

Résistant, déporté, il a passé 11 mois à Auschwitz. Il a travaillé à l'Union Werke, usine d'armement, 5 mois pendant le jour et 6 mois pendant la nuit. Il a eu de la chance d'intégrer cette usine où il était spécialiste, tourneur-ajusteur. Il a été aussi au Russencommando, à l'extérieur. Après la marche de la mort, Grossrosen et Dachau, il aboutit au Waldlager. Là il a mis du ballast sur les voies ferrées, a fait des voies ferrées, a transporté des sacs de ciment, sur une sorte de chaise à porteur, un devant, un derrière, *Trage*, comme une brouette sans roue.

Dans le cadre du système nazi, Auschwitz, camp de concentration et camp d'extermination, est pour répondre aux besoins de l'industrie de guerre.

Sur 74 000 juifs de France déportés vers Auschwitz, 57 % des déportés sont sélectionnés pour les chambres à gaz.

31500 des déportés sont rentrés dans les trois camps, Auschwitz, Birkenau et le complexe d'Auschwitz.

2500 sont rentrés en France. C'est à dire, 8 % de ceux qui sont entrés dans les camps.

Le problème du travail :

Le travail forcé est hors des normes de la vie courante, hors des normes sanitaires, et sécuritaires, hors des normes des conditions de travail, hors des normes humaines.

L'environnement du travail :

En fin de journée, lorsque le soleil se couche, pour éviter les évasions, après 12 h de travail, on retourne dans sa baraque.

Il y a l'appel du soir, exténuant après le travail. Puis c'est la distribution de pain, de margarine ou d'un morceau de saucisson. Il n'y a pas à boire. On ne donnait pas à boire.

Je voudrais dire aussi, qu'il n'y a pas de table, pas de banc. On est toujours debout. Avoir travaillé toute la journée, avoir subi des appels, avoir mangé debout, vous vous écroulez le soir, vous vous endormez. Au réveil, c'est le cauchemar. Il faut vous lever et recommencer avec une journée qui sera épuisante. On partait en musique, au pas avec obligation de chanter parfois.

Un travail hors des normes sanitaires et de sécurité.

Pas le droit de se blesser, pas le droit de se moucher ou à la parisienne, pas de bleus de travail, il fallait se tenir propre sans avoir la possibilité de se changer.

Raph est affecté avec un SS comme tourneur ajusteur. Il lui faisait faire des armes de poing. Il fabriquait des pistolets en chrome-nickel. Il n'a pas envie de travailler. Il avait faim. Le SS essayait de lui parler. Il ne comprenait rien. Il était à l'établi, il a reçu une trempée du SS qui considérait qu'il faisait du sabotage, il ne travaillait pas. On l'a envoyé décharger pendant des semaines des barres de fer, sans gants, avec les oreilles cassantes, à cause du froid.

Grâce à l'intervention de Jacques Stroumza, un ingénieur grec, il a pu retourner dans l'usine, une chance pour lui, où il a travaillé de nuit pour échapper au SS.

Du point de vue sécuritaire et sanitaire :

Il n'y a pas de protection. Boris qui, au filetage, utilisait une technique où il recevait beaucoup d'huile, était couvert de boutons au bout de 3 semaines.

Lui, il a reçu un copeau brûlant dans l'œil. Il est devenu presque aveugle.

Il ne pouvait ouvrir l'œil. N'en pouvant plus il va au Revier. A l'infirmerie, il y a deux pommades, une jaune et une noire. Il n'aimait pas y aller à cause de la sélection.

On lui demande ce qu'il a. Un SS le fait mettre tout nu. On lui donne un cachet d'aspirine et un jour de repos, *Schonung*. Il est dans la peur qu'on vienne le chercher pour une corvée, ou une sélection. Tout est possible dans le camp.

Un travail est hors normes des conditions de travail

Ils travaillaient 12h par jour, 6 h du matin- 6 h du soir ou 6 h du soir-6 h du matin, 7 jours d'affilée, du soir au matin. Pas de douches. Il a pris une douche en seize mois.

Au Waldlager, c'était épouvantable. Il y avait des vapeurs de ciment, de la poudre, et pas de quoi se changer. Il pleut.

Il y a le travail et l'environnement.

Il n'a pas vu de STO au camp. Il y a une zone de sécurité de 30 à 40 km² autour du camp. Il a vu des déportés et des *Meister* allemands, des contremaîtres. Comment a-t-on pu voir des STO à Auschwitz ? On a vu des choses, on ne connaît pas toute l'histoire, les historiens nous apportent la lumière complémentaire.

Un travail hors normes humaines :

Témoignage écrit de Boris, lu par Raphaël qui dira ensuite ce qu'il a vécu de cet événement.

Le 30 septembre 1944, en quittant l'usine Union, on retourne au camp à 19 h comme tous les jours. Une fois passé le portail « *Arbeit macht frei* » Boris est saisi par le désordre à l'arrivée au camp. Toutes les lumières sont allumées, avec des gens qui vont dans tous les sens, interdiction absolue de rejoindre les blocs. Très vite les événements vont se précipiter.

On donne l'ordre de se déshabiller sur place. Avec le ballot composant ses effets sous le bras, on défile devant les SS accompagnés de chiens. Et là Boris revoit une image, à la descente des wagons, la sélection à Auschwitz. Un geste du SS le bascule d'un côté, et laisse les autres partir vers leurs blocs.

Leur groupe est dirigé vers un bloc où sont entrés les sélectionnés. Ils ont une soupe. Des bruits commencent à circuler. Ils seraient échangés contre des prisonniers de guerre allemands. Pour les vieux détenus, tout est clair. Ma route s'arrêtait là, pense Boris. Des images défilent dans sa tête.

Au milieu de la nuit, un ordre retentit dans le bloc : rassemblement pour le commando de l'Union. Il se croit sauvé.

A l'usine, les contremaîtres, affectés spéciaux SS, désignent ceux qui sont indispensables pour faire des détonateurs.

La chance lui sourit. A la Schlosserei, il avait un ami qui gravait des bijoux récupérés des effets juifs pour le contremaître. Suite à la demande de cet ami pour le sortir des rangs, le contremaître l'a désigné pour rejoindre son poste de travail.

J'ai vu partir le lendemain ces camarades pour la chambre à gaz. C'est une image indélébile.

Ceux qui n'ont pas été retenus ont été ramenés au camp. J'étais rassuré.

Raphaël continue l'histoire avec ses souvenirs personnels. Il a vu partir le lendemain ses camarades pour la chambre à gaz. Après l'appel, les camions des SS et les chiens étaient là.

On a vu les camarades sortir du bloc et monter dans les camions. C'était l'après midi. D'habitude on se disait Azoï. On savait qu'ils allaient à la chambre à gaz. On baissait la tête. Mes pensées allaient avec eux.

Henry Bulawko insiste sur la nécessité de transmettre pour ne pas permettre qu'on oublie.

Il ne faut pas oublier ceux qui ne sont pas revenus.

Notes

Trage : brancard

« *Azoï wie Gott in Frankreich* » Heureux comme Dieu en France.

Nicole Mullier, décembre 2006